
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/1 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.1.47329

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Frank G. HIRSCHMANN, *Verdun im hohen Mittelalter. Eine lothringische Kathedralstadt und ihr Umland im Spiegel der geistlichen Institutionen*, Trèves (Trierer Hist. Forsch.) 1996, 3 vol., 1026 p. (Trierer Historische Forschungen, 27) [vol. 3 = cartes, bibliographie et index]. – Thomas BAUER, *Lotharingien als historischer Raum. Raumbildung und Raumbewußtsein im Mittelalter*, Cologne (Böhlau) 1997, IX–835 p., 49 cartes (Rheinisches Archiv, 136).

Les deux ouvrages recensés ici sont le fruit de travaux menés au sein du Sonderforschungsbereich 235 de l'Université de Trèves: »Zwischen Maas und Rhein: Beziehungen, Begegnungen und Konflikte in einem europäischen Kernraum von der Spätantike bis zum 19. Jahrhundert«. S'ils sont apparentés par leur positionnement sur cet axe de recherche commun – lequel a des répercussions évidentes dans leurs méthodes de travail, et aboutit dans les deux cas à une très riche cartographie –, et si tous deux ont pour objectif de révéler l'unité et l'identité profondes d'un espace géographiquement hétérogène, leurs manières de faire ne se ressemblent guère.

F. HIRSCHMANN procède de façon analytique et chronologique. La première partie du livre, qui correspond au premier volume, va des origines au milieu du XI^e s., la seconde (deux premiers tiers du 2^e volume) jusqu'au milieu du XII^e s., et la troisième (fin du vol. 2) se prolonge jusqu'au début du XIV^e s. Dans chacune de ces parties, après une présentation des évêques de la période concernée, l'A. enchaîne les présentations des abbayes et des chapitres: le chapitre cathédral, Saint-Pierre/Saint-Vanne, Saint-Paul, Saint-Maur, Saint-Airy, pour se limiter ici aux plus importants. Chaque partie se termine par une étude des relations entre le Verdunois et sa métropole (aspects géographiques, culturels, économiques, commerciaux ...). Ce faisant, l'A. souhaite combler une triple lacune (p. 29–30): il manquait jusqu'alors selon lui à la fois des monographies des différents établissements religieux, une description détaillée de la cité, et une étude qui rendît compte de l'équilibre entre cette »ville cathédrale« (appellation que l'A. juge plus adéquate que celle de »ville épiscopale« [p. 19, n. 1]) et l'ensemble du diocèse.

Le contrat est rempli sur le plan de l'étude de la cité, qui donne lieu à une étude et à une cartographie extrêmement minutieuses des développements successifs de Verdun et de ses faubourgs. Il l'est aussi sur le plan des monographies abbatiales, très complètes et détaillées, construites sur une lecture conjointe des sources médiévales présentées en introduction (p. 19–24) et de la littérature secondaire (à noter 100 pages de bibliographie, et un utile état des recherches [p. 24–29]). Nombre de sources (diplomatiques et liturgiques) sont ici exploitées pour la première fois. Sur le plan de la synthèse annoncée sur l'espace verdunois, le contrat est aussi partiellement rempli, tout au moins dans les limites de la problématique de la »Zentralitätsforschung« dont se réclame l'A. Si cet espace ne présente pas de réelle unité naturelle, il apparaît néanmoins comme homogène et unipolaire, au premier chef parce que dans l'Empire et le Nord de la France les frontières des diocèses coïncident avec celles des *pagi*; en outre la position géographique de Verdun dans son diocèse exerce une action centripète, au point qu'aucun des pôles régionaux de quelque importance ne l'ont jamais vraiment détrônée; la dédicace de l'église cathédrale à sainte Marie, et le nombre très élevé des patronages des saints évêques peuvent également apparaître comme des indicateurs de particularisme. Certainement la place – quasi exclusive – faite aux structures religieuses a-t-elle conduit à une vision un peu réductrice des choses, en particulier pour la période postérieure au XII^e siècle, qui voit la montée de l'aristocratie laïque et bientôt la fin du pouvoir temporel des évêques: en ce sens la démonstration pêche un peu par omission.

C'est aussi à la démonstration de l'homogénéité d'un espace que se livre T. BAUER mais sa tâche est beaucoup plus ardue, car il s'agit cette fois de l'ensemble de la Lotharingie. Là où F. Hirschmann déplorait des lacunes historiographiques, T. Bauer constate – et sa bibliographie d'une centaine de pages, environ la moitié de ce que comptait sa dissertation, le confirme –, qu'il y a pléthore, puisque déjà en 1833 E.-A. Bégin recensait environ 1200 titres

concernant l'histoire lotharingienne (p. 2, n. 4). Il est donc hors de question pour lui de refaire ce qui a déjà été fait tant de fois, et la nouveauté du livre consiste moins dans la matière que dans le questionnement et le choix des sources. Il s'agit d'analyser comment des textes de toute nature confirment l'idée déjà plusieurs fois exprimée par d'autres (en France tout particulièrement par M. Parisse envers qui l'A. reconnaît plusieurs fois sa dette, mais dont il récuse certaines positions): dans une région aujourd'hui divisée entre France, Allemagne et Benelux, aurait persisté, depuis la création, en 855, du *regnum Lotharii* qui s'étendait de la Frise à Langres, un sentiment d'appartenance à un espace commun et une conscience »nationale«.

Le livre est divisé en deux grandes parties. La première, consacrée à l'étude du champ politique, examine d'abord comment dans les sources médiévales le nom de *regnum Lotharii* fonctionne comme une marque d'appartenance à un espace commun, comme révélateur d'une conscience identitaire, la Lotharingie étant encore considérée comme un royaume à part entière, équivalent à la France ou à la Germanie, chez un Sigebert de Gembloux relatant l'appel à la première croisade (p. 40, n. 133); ainsi à travers les siècles le nom de Lothaire sert d'aimant à un sentiment très vif de particularisme lotharingien. Le second volet de cette première partie est consacré à l'étude du pouvoir ecclésiastique. Pour l'A. le système lotharingien se caractérise par un phénomène connexe au »Reichskirchensystem« ottonien et salien: l'association, en la personne de l'évêque, des pouvoirs spirituel et temporel, au point qu'il propose la notion de »Bischofsstaaten«, qu'il conçoit comme voisine mais différente de celle de »principauté épiscopale« ou d'»évêché-comté«. Il vérifie son hypothèse dans une série de petites monographies consacrées aux différents évêchés lotharingiens, dont plusieurs sont particulièrement exposés du point de vue géopolitique, car Toul et Verdun sont des portes ouvertes sur la Francie occidentale, mais plus encore Cambrai, suffragant de Reims; quant à Utrecht, il est tiré vers le comté de Frise occidentale. Pour chacun l'A. étudie la cité et les abbayes situées à l'intérieur et à l'extérieur du diocèse. Mais ses conclusions ne laissent aucune trace dans sa cartographie, et si son étude convainc tout naturellement du pouvoir temporel de l'évêque, on voit moins en quoi il y a là une spécificité lotharingienne, et surtout en quoi ce pouvoir structure l'espace lotharingien. En outre la thèse d'un »état« épiscopal conduit à un silence total sur les sphères de pouvoir laïques, dont Régine Le Jan a pourtant montré récemment, pour la même Lotharingie, les interférences avec les pouvoirs ecclésiastiques, en arrivant à une conclusion beaucoup plus nuancée sur la question de l'identité lotharingienne¹.

La seconde partie est certainement l'apport le plus original du livre, car l'A., à la recherche d'une définition idéologique et culturelle de l'identité lotharingienne, se fonde essentiellement sur des sources hagiographiques et liturgiques. Dans le domaine hagiographique, de l'élaboration des légendes d'apostolicité des diocèses (généralement dédaignées par les historiens, mais considérées par lui comme vecteurs de la constitution d'un espace spécifique) l'A. dégage un nouveau particularisme lotharingien: le cycle des légendes du bâton pastoral de saint Pierre, censé être passé de Trèves à Cologne, puis à Liège et à Metz. C'est là une belle idée, et on aimerait donc qu'elle fonctionne, car elle conduirait du même coup à une réévaluation de la portée historique des sources hagiographiques. Malheureusement, malgré les efforts de l'A. pour expliquer les exceptions cambraisienne et utrechtaine, on a du mal à admettre que ce cycle hagiographique structure tout l'espace lotharingien (*quid* de ce qui est au nord de Cologne, et au sud de Metz, puisque par ailleurs la légende n'est attestée à Toul qu'au XII^e siècle?). Dans le domaine liturgique, l'A. souligne la rareté, sur le territoire

1 Régine LE JAN, L'aristocratie lotharingienne: structure interne et conscience politique, dans: Lotharingia. Une région au centre de l'Europe autour de l'An Mil, éd. H.-W. HERRMANN et R. SCHNEIDER, Sarrebruck 1995, p. 71-87. Dans ce même volume on lira Michel PARISSÉ, La Lotharingie: naissance d'un espace politique, p. 31-47.

lotharingien, des cultes des saints universels et des martyrs des premiers âges – d'où une forte tendance locale à monter en épingle des exceptions comme les martyrs de la légion thébaine ou les Onze mille vierges colonaises, et à importer des saints des régions limitrophes –, ainsi que la conscience qu'aurait selon lui la Lotharingie d'être une terre de prédilection de la sainteté royale. Mais la sainteté de rois comme Zwentibold, Sigebert (III) et Dagobert (II) a-t-elle vraiment eu une aura suffisante pour conditionner les mentalités? La présence des deux derniers noms ne vient-elle d'ailleurs pas au secours d'une hypothèse formulée par M. Parisse et récusée par l'A: un des éléments de cohésion de l'espace lotharingien pourrait bien être le souvenir de l'ancienne Austrasie. Quant aux saints spécifiquement lotharingiens (on notera l'intéressant calendrier lotharingien des p. 604–608), ils donnent lieu à une conclusion nuancée: si les cultes des saints évêques de la région – abondamment représentés – n'apparaissent pas constitutifs d'un espace spécifique, en revanche pour l'A. un échange de saints entre Basse-Lotharingie et Haute-Lotharingie semblerait prouver que la partition Nord-Sud de 959 n'a pas entamé la conscience identitaire de la région; on serait néanmoins tenté de tirer la conclusion exactement inverse de la carte 36, qui frappe davantage par sa bipartition que par son unité. Peut-être eût-il fallu, là encore, admettre la présence d'un noyau dur et d'électrons libres: le principal facteur de cohésion fut certainement la profonde unité historique de la Province de Trèves, structurée depuis l'Antiquité romaine, alors que les diocèses de Cambrai, Liège, Utrecht et Cologne étaient des pièces rapportées.

Proposant une relecture des sources médiévales principales, constamment éclairée par les études les plus récentes, ce livre est donc ambitieux, à la fois par sa matière et par son questionnement totalement nouveau. Il serait mal venu de se plaindre de son parti-pris d'érudition, car il devient un véritable manuel, qui pourra rendre bien des services. Le recenseur ne portera pas non plus au débit de l'A. une défaillance linguistique dont il assume l'entière responsabilité, mais il faut bien dire que la densité de la pensée et l'écriture parfois touffue rendent la lecture malaisée, au moins pour un non-germanophone. La part de l'annotation infrapaginale est d'une demi-page en général, et la note 67 (à propos du culte de saint Willibrord, p. 653–655) couvre trois pages: est-ce encore vraiment une note?! On retrouve là le même souci d'exhaustivité que dans la bibliographie. Mais le plus regrettable reste que les intuitions les plus originales (la légende hagiographique comme mythe fondateur structurant l'espace, par exemple) n'aient pas résisté à un traitement un peu trop systématique; il est à craindre d'ailleurs que la démonstration ait souvent perdu à noyer le lecteur dans une telle masse de documentation.

La très riche cartographie finale comprend 49 cartes, dont les trois premières sont consacrées à l'évolution des frontières de la Lotharingie de 855 à 959, les deux suivantes aux sièges épiscopaux en relation avec la légende de leur apostolicité, et les 44 dernières à la localisation des cultes des saints. Dans un souci comparatiste, ces cartes inédites débordent la plupart du temps l'espace lotharingien, et on comprend bien les difficultés matérielles posées par leur réalisation. Néanmoins on aurait pu pallier une certaine illisibilité en évitant d'une part de figurer par des dégradés de gris mal perceptibles la datation relative des légendes d'apostolicité (carte 5), et en donnant, d'autre part, au lecteur le moyen d'identifier les lieux à un moment ou à un autre: en l'absence de noms d'abbayes, de paroisses et même de villes, il y a une déperdition d'information d'autant plus fâcheuse que tous les renseignements nécessaires à la localisation de ces cultes figurent dans le texte, et qu'il aurait suffi d'un peu d'astuce pour les cartographier. En l'état, bon nombre de cartes sont proprement inutilisables.

Du point de vue technique comme du point de vue scientifique la cartographie commentée de F. HIRSCHMANN est en revanche un modèle du genre, même s'il est vrai que les moyens techniques déployés dans les deux cas sont incomparables: le volume 3 de son Histoire de Verdun est un véritable atlas, d'une lisibilité parfaite, qui servira longtemps de référence. On ne peut tout énumérer, mais voici un aperçu du contenu: possessions des différents chapitres, abbayes et prieurés à l'intérieur et à l'extérieur du diocèse (une trentaine de cartes); évolution

de l'espace urbain de Verdun (5 cartes); circonscription juridique et administrative de la ville, avec chartes de franchise; patronages des saints verdunois et autres.

Les deux livres ont ainsi en commun de se placer presque exclusivement du point de vue des forces politiques ecclésiastiques, ce qui ne laisse pas d'être partiel, sinon partial. Les conclusions de leurs auteurs sur l'unité des espaces étudiés auraient certainement été moins optimistes s'ils avaient pris en compte les affrontements des grandes familles, les morcellements de patrimoines, les tensions entre les évêques et les comtes ou les ducs, et, s'agissant de la Lotharingie, tout simplement le dessin de la frontière entre langues romane et germanique: ils ouvrent ainsi la voie à d'autres travaux.

Monique GOULLET, Paris

Rudi KÜNZEL, *Beelden en zelfbeelden van middeleeuwse mensen. Historisch-antropologische studies over groepsstructuren in de Nederlanden, 7^{de}-13^{de} eeuw, Nimègue (SUN) 1997, 318 p. (Memoria).*

Rudi Künzel est sans aucun doute un des meilleurs médiévistes néerlandophones. C'est pourquoi on se félicite de cette publication. Les textes rassemblés ici sont pour la plupart des adaptations d'articles parus ailleurs dans un interval de vingt ans. Il y en a qui faisaient partie de la *›Algemene Geschiedenis der Nederlanden‹* et ils constituaient à ce moment-là le premier essai en néerlandais d'une approche nouvelle, celle de l'intégration de concepts anthropologiques au sein de l'érudition médiévistique. En effet, très longtemps les historiens néerlandophones, qu'ils soient de nationalité néerlandaise ou belge, s'étaient trouvés emprisonnés dans le carcan positiviste, et ceci malgré l'exemple des grands maîtres Pirenne et Huizinga.

Künzel est un historien qui attache une grande attention à la délimitation de son champ d'action, sa méthode et ses notions. Il les applique à une lecture très serrée de ses sources: de préférence les vies de saints, les chroniques, les miracles, avant tout du haut moyen âge. La pénurie des données de l'époque devient sous sa plume une richesse.

Ce livre, joliment présenté d'ailleurs, est composé de deux parties. Une première qui étudie – et brosse – les cultures de groupes (clercs, noblesse, bourgeoisie), une seconde où il s'intéresse à des exemples particuliers (gêne, embarras et sentiment de culpabilité, rites d'humiliation, comportements bourgeois, etc.). Très souvent on sent l'inspiration d'A. Gurevich et plus généralement on se rend compte de sa familiarité avec la littérature savante en plusieurs langues. A mon avis ce livre, écrit de façon fascinante, mérite d'être traduit à son tour en plusieurs langues: un très beau modèle d'une rigueur soutenue jusque dans le détail, mais avec une richesse d'idées étonnante.

Ludo MILIS, Gand

Ernst SCHUBERT (Hg.), *Geschichte Niedersachsens. Band 2, 1: Politik, Verfassung, Wirtschaft vom 9. bis zum ausgehenden 15. Jahrhundert, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 1997, XVIII-1378 S.*

Niedersächsische Geschichte im Mittelalter: das ist selbst für Mediävisten allenfalls die Zerstörung der Harzburg 1073, vor allem aber Heinrich der Löwe und vielleicht noch welfische Landesteilungen als Inbegriff spätmittelalterlicher Herrschaftszersplitterung. Diese etwas holzschnittartige Wahrnehmung niedersächsischer Geschichte durch ein facettenreiches Gesamtbild zu ersetzen, ist das Anliegen dieses schon vor Jahren unter dem Autor Hans Patze angekündigten Bandes, der nun von Ernst Schubert, anstelle des verstorbenen Begründers der *›Geschichte Niedersachsens‹*, herausgegeben wurde. Der Band besteht aus